

## 10. La vocation redéfinit l'identité

Quand Jésus convoqua les douze disciples, ceux-ci l'avaient déjà suivi depuis un certain temps. Ils avaient déjà accepté et décidé de le suivre. Ils avaient entendu le Sermon sur la montagne, ils avaient vu Jésus faire de grands miracles, guérir toute sorte de maladie, y compris la lèpre, ressusciter une fillette morte et dominer la tempête sur la mer. Ils l'avaient vu chasser les démons, pas seulement un mais une légion...

C'est pourquoi, quand il les convoqua auprès de lui, les invitant à demeurer en sa présence, c'était comme si Jésus voulait recentrer toute la question, comme s'il voulait préciser parmi tous ces événements, toutes ces paroles et toutes ces expériences extraordinaires la vocation des disciples. C'est à ce moment que Matthieu place l'institution des douze comme Apôtres, énumérant leurs noms et surnoms (Mt 10,2-5). Jésus définit leur vocation en revenant à l'origine de tout ce qu'ils ont vu et entendu, à la première rencontre, à la fascination essentielle devant sa présence, quand, pour la première fois, ils sont allés à lui, appelés pour la première fois à lui.

« Ayant appelé à lui ses douze disciples... »

Probablement, à ce moment, ils n'étaient pas très loin physiquement car ils le suivaient déjà. Mais ils n'étaient pas centrés sur lui. Comme cela nous arrive toujours à nous aussi. Leur cœur était loin, distrait, ils n'étaient pas attentifs à sa voix, ils n'étaient pas disposés à recevoir de lui, et de lui seul, leur pouvoir, leur mission, le pouvoir de leur mission, leur mission de pouvoir agir comme lui seul pouvait agir, le pouvoir d'exprimer dans le monde sa présence. Il les rappelle à lui. Il les recentre sur sa présence. Et le fait que l'Évangile nous rapporte, tout de suite après, l'énumération nominale des douze nous fait comprendre que seule la vocation, l'appel du Christ et au Christ nous identifie et nous fait comprendre ce que signifie dire « je », être une personne, avoir une identité précise.

Considérez comment saint Benoît parle du carême. Il nous dit que c'est un temps durant lequel nous sommes invités à retourner à la pureté de notre vocation, car « le moine devrait mener en tout temps un genre de vie pareil à celui du carême » (RB 49,1), ce qui veut dire pour lui de « placer toute l'ardeur de ses désirs spirituels dans l'attente joyeuse du saint jour de Pâques » (RB 49,7).

Cela signifie qu'à travers la prière, le silence, la lecture, la restriction dans la nourriture et la parole, il s'agit de se laisser une nouvelle fois appeler par Jésus à retourner à la première rencontre avec lui, où son regard et sa voix nous ont entraînés à lui dire « oui » et à vouloir le suivre pour toujours vers la plénitude de la vie que sa Résurrection nous offre. Et c'est cela qui nous donne d'être nous-mêmes, car nous sommes nous-mêmes seulement dans la mesure où le Christ définit et sauve notre « moi ».

Le Christ qui nous appelle à lui est l'origine et la consistance de notre identité ; une identité de communion, car le Christ nous appelle à lui ensemble, il nous *convoque* auprès de lui, instituant entre nous une relation centrée sur lui que nous ne pourrions jamais créer par notre choix ou notre sympathie ou simplement par la parenté. C'est cela qui fait naître la communauté chrétienne, et c'est seulement cela qui garantit qu'une communauté reste chrétienne ou le redevient, quand d'autres facteurs viennent à motiver la vie commune, qui ne sont pas la convocation du Christ mais le plus souvent la violence d'un volontarisme moralisateur, donc quelque chose d'extrêmement fragile.

La grâce est dans le fait que tout se définit à nouveau par la vocation qui nous attire au Christ et dans laquelle il nous envoie. Elle redéfinit même la parenté entre Pierre et André, entre Jacques et Jean, le fait d'être fils de Zébédée ou d'Alphée, ou le métier de quelqu'un comme celui de Matthieu qui était publicain, ou l'origine cananéenne de Simon, et même la trahison de Judas... Tout se redéfinit à partir du fait que le Christ nous appelle à lui, à partir de l'instant dans lequel le Christ nous appelle à lui.

Car toute la réalité, le visage authentique de toute la réalité est le Christ qui nous appelle à lui, est invitation à rester en présence de Jésus. « Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12,32). Le destin ultime de toute la vie est dans le Seigneur qui nous appelle à lui. N'est-ce pas la définition chrétienne de la mort ? « Le Seigneur a rappelé à lui notre frère, notre sœur ... ». Cet appel est la vérité et la beauté, le sens de toute expérience, de chaque rencontre, du moindre détail de la vie. Cette convocation nous rend familiers de chaque homme et donne sens à toutes les autres créatures, du brin d'herbe aux étoiles. A travers un brin d'herbe le Christ nous appelle, le brin d'herbe nous est donné comme les étoiles pour nous attirer au Christ, est écho du Verbe qui les a créés pour nous attirer à lui.

Toute la réalité est le Christ qui nous appelle à lui. Ce ne sont pas les belles choses ou les belles personnes ou les beaux moments qui appellent, qui attirent, mais toujours le Christ qui nous appelle à lui à travers tout. C'est cela qui rend chaque chose, chaque personne belles, rend intense et éternelle chaque expérience, même l'observation d'un moucheron. Vivre une belle expérience sans se sentir appelé, attiré au Christ rend la beauté inconsistante, rend l'expérience de la beauté inachevée. Mais sa présence détermine la plénitude de l'expérience humaine à tel point que même la seule perception du manque, cette déception, cette nostalgie du « Dieu inconnu » (cf. Ac 17,23) donne à l'homme de la grandeur, le rend humain.

Ce qui nous fatigue, ce qui rend la réalité pénible et épuisante, c'est la perte du sens de cette vocation originelle. Nous n'écoutons plus Jésus qui appelle, qui nous appelle seulement à lui, pas à faire ceci ou cela, mais à lui, surtout à lui. C'est aussi lui qui veut nous donner la puissance et l'énergie de l'Esprit Saint, la grâce de faire tout, de remplir notre devoir au-delà du possible.

Saint Benoît souhaite que nous nous en souvenions au moins chaque fois que nous entendons le signal de l'Office divin, c'est-à-dire au moins une dizaine de fois par jour, et que nous abandonnions ce que nous sommes en train de faire pour écouter l'appel du Seigneur. De fait il dit que « rien ne doit passer avant l'Œuvre de Dieu » (RB 43,3). Et nous savons que cela veut dire de « ne préférer absolument rien au Christ » (RB 72,11 ; cf. 4,21) ou « ne rien avoir de plus cher que le Christ » (RB 5,2), ce qui nous pousse à obéir sans délai.

Cela nous éduque à nous sentir appelés à chaque instant de la journée, quand s'adresse à nous un hôte, un pauvre, un pèlerin, ou l'abbé ou un frère ou une sœur de notre communauté. Toute la Règle veut nous éduquer à nous sentir appelés par le Christ dans chaque circonstance et instant de la vie, c'est-à-dire à vivre tout comme vocation.

Ceci est l'essentiel de chaque vocation chrétienne fondée sur le baptême et de tous les gestes que l'Église propose : la prière, l'Office divin, les sacrements, le silence, la *lectio divina*, la vie communautaire. C'est aussi l'essentiel de la vie en famille ou de la dimension ecclésiale, catholique, c'est-à-dire universelle, de la vie solitaire de certaines personnes... Tout est Jésus qui nous appelle à lui, tout nous aide à correspondre à cet appel. Jésus veut nous donner l'impossible, de pouvoir exprimer l'impossible, de réaliser la « mission impossible » qu'il a confiée avant tout aux Apôtres pour que toute l'Église la prenne en charge, sans oublier qu'elle est impossible, et qu'on ne peut donc pas être fidèle à cette mission sans être fidèle à la vocation qui nous attire au Christ et à personne d'autre que lui.